

<https://www.pressegauche.org/Femmes-et-nature-vers-un-feminisme-ecosocialiste>



Femmes et nature : vers un féminisme écosocialiste

- Écosocialisme -



Date de mise en ligne : mardi 27 avril 2021

Copyright © Presse-toi à gauche ! - Tous droits réservés

Présentation

Cet article de Jess Spear, membre du comité de coordination de Global Ecosocialist Network (GEN), paru dans la revue écosocialiste irlandaise Rupture en mars 2021 tâche brièvement de définir historiquement et théoriquement l'écoféminisme tout en distinguant ses deux grands courants essentialiste et écosocialiste. J'en retiens particulièrement le passage suivant liant intrinsèquement luttes écologiques et féministes : « Le capitalisme traite la nature et le travail de reproduction sociale des femmes comme des "cadeaux gratuits", complètement en dehors de l'économie formelle (et donc sans valeur) et pourtant absolument essentiels à sa capacité à générer des profits. » On note cependant l'absence de liaison de la lutte écoféministe avec celle autochtone comme toutes deux défenderesses d'une société de prendre soin (care) des gens et de la terre-mère. Peut-être est-ce dû au point de vue européen de l'auteurice mais peut-être aussi à un certain réductionnisme « matérialiste » par rapport à la dimension politico-idéologique de cette lutte. On note aussi l'absence d'articulation avec l'actuelle « troisième » vague féministe en particulier sa redéfinition-élargissement de la grève au champ de la reproduction sociale. On aurait aimé une discussion de ce type de grève qui ne s'attaquant pas directement à la production de plus-value ne provoque pas une immédiate panique patronale comme le font les grèves des travailleurs de la construction ou des débardeurs du Port de Montréal. Les grèves dans les services publics mettent plutôt directement en cause de vitaux besoins populaires et permettent souvent une réduction initiale des coûts sans toucher aux profits. Seule leur politisation généralisant l'esprit de classe et l'unité populaire garantit leur efficacité. Il y a là une complexe dialectique économie-politique-idéologie qui mérite un approfondissement. Marc Bonhomme, 22/04/21

[...] La montée de l'écoféminisme Partout où les forces de destruction tentent d'abattre des arbres, de polluer notre air et notre eau et de déchirer la terre pour les minerais, les femmes ont mené la résistance. Dans les villes et les communautés, les femmes se sont battues pour de l'eau, de l'air et des terres propres pour que leurs familles s'épanouissent. Depuis les tout premiers tree huggers du mouvement Chipko en Inde et le Comitato dei danneggiati (Comité des personnes blessées) protestant contre la pollution dans l'Italie fasciste [1] jusqu'aux paysannes de La Via Campesina, les personnes habitant les Appalaches luttant contre l'ététement des montagnes et les autochtones défendant l'Amazonie, les femmes ont été et sont aujourd'hui à la tête des communautés dans la lutte contre la destruction capitaliste de notre environnement. La montée du féminisme de la seconde vague aux côtés des mouvements environnementaux dans les années 1970 a conduit à l'émergence d'une politique « écoféministe » qui voyait « un lien entre l'exploitation et la dégradation du monde naturel et la subordination et l'oppression des femmes ». [2]

Le terme « écoféminisme » a été inventé par la féministe française Françoise d'Eaubonne dans son livre *Le Féminisme ou la Mort* publié en 1974. L'un des premiers mouvements écoféministes est le Mouvement de la ceinture verte - visant à empêcher désertification par la plantation d'arbres - au Kenya a été mis sur pied par Wangari Maathai en 1977. [...] Écoféminisme, patriarcat et capitalisme Pour certaines écoféministes, l'affinité des femmes pour la nature provient de « leurs fonctions physiologiques (accouchement, cycles menstruels) ou d'un élément profond de leur personnalité (valeurs axées sur la vie, nourrissantes / attentionnées) ». [3] De cette façon, elles « comprennent » la nature, alors que les hommes ne le font pas et ne le peuvent pas. Les femmes ont un lien spirituel avec la Terre « Mère ». Ces écoféministes situent l'exploitation et l'oppression des femmes et de la nature dans le patriarcat, où les hommes contrôlent, pillent, violent et détruisent les deux. Le changement climatique est littéralement un « problème créé par l'homme qui nécessite une solution féministe ». La solution féministe, dans ce cas, est plus de voix de

femmes, plus de femmes aux postes de pouvoir et plus de femmes à la table pour discuter de leurs expériences et de leurs idées sur ce qu'il faut faire face aux problèmes environnementaux. [...] Les femmes sont également les premiers témoins de la destruction de l'environnement, de la pollution toxique, ainsi que de la dégradation climatique et écologique. À Flint, au Michigan, ce sont les femmes de la communauté qui ont fait entendre leur voix lorsque les effets du saturnisme sont devenus évidents, et qui, six ans plus tard, se battent toujours pour une eau propre.

En tant qu'agricultrices de subsistance, produisant la moitié de la nourriture dans le monde, et dans le Sud global, plantant et récoltant jusqu'à 80% de la nourriture, les femmes sont obligées de prendre en compte la désertification, le manque d'aliments nutritifs, l'accès à l'eau potable et la destruction de la nature, en général plus que les hommes. Lors d'une catastrophe naturelle, les femmes sont également 14 fois plus susceptibles de mourir. [...] Vandana Shiva explique que, « Dans la plupart des cultures, les femmes ont été les gardiennes de la biodiversité. Elles produisent, reproduisent, consomment et conservent la biodiversité en agriculture. Cependant, comme tous les autres aspects du travail et des connaissances des femmes, leur rôle dans le développement et la conservation de la biodiversité a été interprété comme un non-travail et un non-savoir. » [4] [...] Au centre de l'écoféminisme se trouve le rejet de la domination par l'humain et de son contrôle de la nature en faveur d'une reconnaissance de « ...la centralité de l'enracinement humain dans le monde naturel ». [5] Comme l'ont soutenu John Bellamy Foster [6] et d'autres théoriciens de la fracture métabolique, c'est aussi un point central dans la critique du capitalisme par Marx. Marx a écrit que « [les êtres humains] vivent de la nature ... la nature est [notre] corps, nous devons maintenir un dialogue continu avec elle si nous ne voulons pas mourir. Dire que [notre] vie physique et mentale est liée à la nature signifie simplement que la nature est liée à elle-même, car [nous] faisons partie de la nature. » À moins que nous ne luttons pour une transformation complète de notre interaction société-nature, où la production est organisée de manière écologiquement équilibrée, le fossé entre la nature et l'humanité s'aggravera avec des conséquences dévastatrices pour la santé humaine, la destruction de l'environnement, les perturbations climatiques et la perte irréversible de la biodiversité. Capitalisme et patriarcat Le capitalisme est issu d'une société patriarcale féodale dans laquelle l'héritage de la propriété privée des hommes exigeait que le corps des femmes et la vie des femmes soient subordonnés aux besoins de la famille. [...] Les normes et comportements patriarcaux, et surtout les lois consacrant le droit des hommes à la propriété (y compris les femmes de leur famille), signifiaient que les hommes deviendraient les premiers capitalistes, et non les femmes. Alors que les femmes riches étaient confinées dans des salons étouffants, faisant du crochet et attendant le jour où elles se marieraient et s'assureraient que l'héritage de la propriété se poursuivait le long de la lignée masculine, les femmes de la classe ouvrière et les paysannes, qui n'avaient pas de propriété, travaillaient comme mères, soignantes et domestiques peu importe combien elles ont dû travailler à l'extérieur de la maison pour survivre. [...]

Féminisme écosocialiste

Alors que les écoféministes soulignent à juste titre la subordination et la domination des femmes et de la nature comme ayant une cause commune, les écoféministes marxistes (ou ce que j'appellerais les féministes écosocialistes) ne sont pas d'accord pour dire que le lien des femmes avec la nature est enraciné dans leur biologie reproductive. L'essentialisme de certains courants de l'écoféminisme nous conduit sur la voie du déterminisme biologique qu'une grande partie du féminisme de la deuxième vague se battait pour détruire, et contre laquelle nous luttons toujours. [7]

Nous devons également tenir compte de la révolution du binaire genre / sexe exigée par les personnes trans, intersexuées et non conformes au genre qui ne rentrent pas et ne rentreront pas dans les catégories simples hommes / femmes et tout le bagage culturel qui va avec. Bien que nous reconnaissons les connaissances uniques des femmes dans le travail de soins, pour les familles et pour la nature, nous n'acceptons pas qu'elles soient intrinsèquement féminines, comme le suggèrent certaines écoféministes. Nettoyer la maison, préparer les repas, élever des enfants, cultiver pour nourrir sa famille ou collecter l'eau au quotidien n'est pas « le travail des femmes », mais plutôt les besoins de la société qui leur sont imposés comme tâches. « Sauver la planète » n'est pas non plus le travail ou la responsabilité intrinsèque des femmes. Nous voulons mettre fin à la division entre les sexes à

l'intérieur et à l'extérieur de la maison et nous exigeons que ce travail soit organisé au sein de la communauté au sens large, par exemple à travers des garderies publiques gratuites, des buanderies et des cantines communautaires. Cela aurait pour effet de libérer les femmes de ce travail maintenant, mais ouvrirait également la porte à une société dans laquelle la communauté est responsable de l'organisation du travail de reproduction sociale et où les idées sexistes sur le « travail des femmes » par rapport au « travail des hommes » commenceraient à s'estomper. Les femmes seront alors libres de choisir le travail qu'elles souhaitent entreprendre, y compris le travail agricole, environnemental / écologique que beaucoup exécutent déjà, enrichissant toute la société par leurs contributions. Contrairement à l'écoféminisme « essentialiste », le féminisme écosocialiste voit le « lien » des femmes avec la nature et notre environnement comme socialement construit et renforcé pour des raisons matérielles. « [L]es femmes ne font pas "un" avec la nature ... [nous avons] été "jetés dans une alliance " avec elle. » [8] Le capitalisme traite la nature et le travail de reproduction sociale des femmes comme des « cadeaux gratuits », complètement en dehors de l'économie formelle (et donc sans valeur) et pourtant absolument essentiels à sa capacité à générer des profits. Par exemple, la valeur d'une forêt ancienne n'est pas prise en compte lorsque les arbres sont abattus et que le bois est utilisé pour fabriquer des meubles. Sous le capitalisme, la valeur d'une marchandise (que ce soit une chemise ou une maison) est basée sur la quantité moyenne de force de travail utilisée pour la fabriquer, y compris le travail nécessaire à l'acquisition des matériaux, mais pas la « valeur » des matières premières en elles-mêmes. C'est la même chose pour le travail domestique. Le travail à la maison - la cuisine, le nettoyage et les courses - garantit que les travailleurs soient aptes et capables de travailler sur le lieu de travail jour après jour ; et le travail nécessaire pour accoucher et s'occuper des enfants garantit qu'une nouvelle génération de travailleurs et travailleuses est prête à entrer sur le lieu de travail et créer de la richesse pour les capitalistes.

Tout cela est fait principalement par les femmes et gratuitement en ce qui concerne le capitalisme. Ces « dons gratuits » - de la nature et des femmes - sont « expropriés » par le capitalisme. Ils sont pris et consommés dans le processus d'accumulation du capital sans compensation, réduisant le coût de production et externalisant les coûts réels sur le reste de la société. [9] Pour les écoféministes marxistes, la domination des hommes sur les femmes dans la société et la nature en général n'est donc pas le résultat des seules idées patriarcales. Leur continuation et leur utilisation par le capitalisme entretiennent les divisions entre les femmes et les hommes (aux côtés des personnes au travail noires / blanches, hétérosexuelles / LGBTQ, cis / non binaires) et les pauvres pour assurer la continuité des profits et la pérennité de leur système de classe pourri. Plus important encore, les féministes écosocialistes soulignent la différence cruciale entre les femmes de la classe ouvrière ou paysannes et les femmes qui atteignent les échelons supérieurs du pouvoir.

L'écoféminisme peut parfois « trop romantiser les femmes et l'histoire des femmes... » et « [affirmer] une image « totalisante » d'une "femme" universalisée, ... ignorant les différences des femmes ». [10] Si toutes les femmes sont victimes du sexisme, les besoins et les demandes des « femmes », même des femmes de la classe ouvrière et des paysannes, ne sont pas uniformes. Toutes les femmes de la classe ouvrière n'ont pas été forcées à assumer le rôle de ménagère. Comme l'expliquait la socialiste révolutionnaire noire Claudia Jones dans son essai « Une fin à la négligence des problèmes de la femme noire ! », le racisme structurel du capitalisme signifiait que les femmes noires dans les années 1940 étaient souvent le principal soutien de famille dans la famille et devaient travailler de longues heures, généralement le nettoyage ou la garde d'enfants pour les familles blanches, avant qu'elles ne rentrent à la maison pour travailler pour elles-mêmes. Nous devons également garder à l'esprit que l'appel à davantage de voix féminines est trop facilement répondu au sein du capitalisme avec les [...] Angela Merkels et Ursula Von Der Leyens de ce monde. La nouvelle administration Biden aux États-Unis est le cas le plus récent avec la première vice-présidente noire et asiatique et la première femme autochtone à diriger le ministère de l'Intérieur. [Au Canada, on pourrait mentionner le cas de la ministre des Finances et étoile montante Libéral Chrystia Freeland et au Québec la vice-première ministre Geneviève Guilbault, NDLR]

La montée en puissance du nouveau mouvement des femmes aux côtés d'un mouvement croissant pour la justice climatique donne une impulsion aux idées écoféministes, ce qui est globalement positif (malgré les arguments essentialistes qui doivent être fortement contrés). Pourtant, tant que les droits de propriété privée sont respectés pour que les entreprises fassent tout ce qu'elles veulent aux forêts, aux terres et à l'eau en toute impunité et tant que

les États agissent dans leurs intérêts contre les nôtres, que ce soit par les mains d'hommes ou de femmes, la nature continuera d'être détruite, le climat perturbé et les femmes souffriront de manière disproportionnée (les femmes pauvres, noires et brunes et marginalisées souffriront le plus). Nous devons aller beaucoup plus loin et exiger un écoféminisme anticapitaliste et socialiste sans faille et aller vers un féminisme écosocialiste qui voit notre travail comme le début de la sortie. Sous le capitalisme patriarcal et racial [12], les travailleuses et les paysannes travaillent à l'intérieur et à l'extérieur du foyer. Ce double rôle leur donne un aperçu du caractère non durable et destructeur du capitalisme. C'est pourquoi tant de mouvements pour un changement radical sont dirigés par des femmes, malgré les barrières supplémentaires qui se dressent sur notre chemin. Mais c'est dans notre travail sur les lieux de travail et là où nous produisons pour le capital que nous avons le plus de pouvoir de lutter et de gagner.

[...] Jess Spear (larges extraits d'un article initialement publié dans le numéro 3 de Rupture, le trimestriel écosocialiste irlandais : (<https://rupture.ie/articles/women-and-nature>), ma traduction)

Notes :

1. Ledda, Rachel, 2018. La présence des femmes dans les mouvements environnementaux italiens contemporains, avec une étude de cas sur le comité Mamme No Inceneritore, Genre et environnement.
2. Mellor, M. (1996) « La politique des femmes et de la nature : affinité, contingence ou relation matérielle ? », Journal of Political Ideologies, vol. 1, non. 2.
3. Ibid
4. Mies, M. et Shiva, V., 2014, Women's Indigenous Knowledge and Biodiversity Conservation »de l'écoféminisme, Zed Books, New York.
5. Mellor, M. (1996) « La politique des femmes et de la nature : affinité, contingence ou relation matérielle ? », Journal of Political Ideologies, vol. 1, non. 2.
6. Voir Marx's Ecology (2000) de John Bellamy Foster et Karl Marx's Ecosocialism (2018) de Kohei Saito.
7. Autrement dit, la capacité de procréer devrait déterminer (et dans de nombreux cas, limiter) votre rôle à la maison et sur le lieu de travail aux personnes qui sont considérées comme des « femmes » - garde d'enfants, cuisine, nettoyage, enseignement, soins infirmiers, etc.
8. Mellor, M. (1996) « La politique des femmes et de la nature : affinité, contingence ou relation matérielle ? », Journal of Political Ideologies, vol. 1, non. 2.
9. Voir [Monthlyreview.org/2018/01/01/women-nature-and-capital-in-the-industrial-revolution/](https://monthlyreview.org/2018/01/01/women-nature-and-capital-in-the-industrial-revolution/)
10. Mellor, M. (1996) « La politique des femmes et de la nature : affinité, contingence ou relation matérielle ? », Journal of Political Ideologies, vol. 1, non. 2.
12. Le capitalisme « racial » dénote l'histoire du développement du capitalisme, une histoire d'esclavage brutal, de génocide des peuples autochtones et d'immense destruction du monde naturel. « Le capital » a écrit Marx dan